couvrons quelqu'une qui semble mieux répondre à nos aspirations intimes, aussitôt nous nous prenons à la désirer. Si je me porte vers les richesses, ou vers les honneurs, ou vers les plaisirs, ou vers les hautes charges, c'est que pour moi l'un ou l'autre de ces objets incarne l'idéal de félicité dont je me berce. Le mouvement qui me pousse vers lui provient de ce que je crois percevoir que je trouverai là ce bonheur après lequel je soupire si vivement. Hélas ! Souvent nos sens nous trompent. Dieu seul peut faire notre bonheur. Tout ce qui n'est pas lui, ou tout ce qui ne conduit pas à lui, loin d'apaiser notre tourment, ne fait que l'augmenter. Quiconque boit de cette eau aura encore soif. On ne se désaltère qu'aux eaux de la fontaine de vie éternelle. Oui, nos sens nous illusionnent, et nous nous apercevons enfin que ce n'est ni dans la fortune, ni dans les honneurs, ni dans l'adoration des idoles de chair, que l'on rencontre le bonheur tant rêvé. Mais, il n'est pas moins vrai que si je les ai cherchées et désirées, ces choses, c'était que j'avais cru voir entre elles et moi d'intimes convenances ; il m'avait semblé qu'elles s'harmonisaient avec mes tendances, qu'elles répondraient aux besoins de ma nature.

Ainsi donc, le désir naît d'une convenance, réelle ou apparente, que nous percevons entre tel objet et nous. Il nous semble que telle chose nous va, nous convient, alors, invinciblement, comme fatalement, nous nous élançons vers elle. Et notre impulsion est d'autant plus vive, notre mouvement plus prompt, notre désir plus intense que cette chose répond plus parfaitement à notre idéal, qu'elle semble plus essentielle à notre félicité, qu'il nous paraît que nous trouverons plus complètement en elle notre rassasiement.

Si donc, après avoir découvert une convenance pour ainsi dire parfaite entre tel objet et nous, après avoir perçu que telle chose réaliserait nos rêves les plus chers, satisfèrait tout nos appétits, et après en avoir senti naître en nous le désir, un désir proportionné, très-profond, très-intense, — cette chose ensuite nous échappait, nous fuyait, se dérobaient à nos recherches, se faisait toujours insaisissable sans cependant nous laisser désespérer de l'atteindre, provoquait nos efforts sans les couronner jamais, nous mettait enfin dans une situation telle que nous ne puissions,